



Byron, l'homme qui a fait rêver l'Europe

COMMUNICATION DE GEORGES SION
A LA SEANCE MENSUELLE DU 12 NOVEMBRE 1988

Le 28 janvier 1788 naît à Londres un garçon que tout semble promettre à un sort médiocre. On croit à une santé précaire, car il a un pied bot. On sait que le père, veuf d'un premier mariage et père d'une première fille, néglige sa seconde femme et son fils. Celui-ci connaîtra une enfance pauvre à Aberdeen. Il s'appelle George Gordon.

Le 19 avril 1834 meurt à Missolonghi, sur le golfe de Patras, un homme usé, qui a chanté ses rêves un peu fous et ses amours difficiles. Il a été marié, il a eu une fille, il a eu des maîtresses et une seconde fille de l'une d'elles. Cette vie qui s'arrête en Grèce ressemble à une mythologie vivante. L'homme s'appelle Lord Byron.

Bien entendu, il s'agit du même personnage et d'une existence qui a fait de lui une des idoles de son siècle. Le plus étrange, dans ce destin fabuleux, est qu'on puisse se demander s'il a été voulu. Certes, Byron n'a jamais souhaité passer inaperçu. Écoutons-le, même lorsqu'une forme de l'échec le hante :

J'ai vécu, et je n'ai pas vécu en vain.
Mon esprit peut perdre sa force, mon âme
peut perdre son feu,
Mon corps peut périr dans la douleur.
Il y a en moi quelque chose qui fatiguera
la torture et le temps, et qui respirera encore
quand j'aurai expiré.

Mais on constate aussi que le hasard, le cours des choses et le destin du monde ont été souvent, si l'on peut dire, les impresarios inconnus de sa carrière.

Au départ, en effet, tout annonce une existence confinée, pareille à beaucoup d'autres et banalement anglaise. Mais après la mort en Grèce, c'est l'Europe qui sanglote encore plus que l'Angleterre, et dans l'Europe en larmes, avant tout la France, qu'il n'a jamais connue. C'est cela, le byronisme.

Nous reviendrons sur tous ceux qui gémi sur lui, rêvé de lui partout et si longtemps, de Goethe à Pouchkine, mais nous savons déjà que nous y retrouverons entre autres Chateaubriand, M^{me} de Staël, Hugo, Vigny, Lamartine, Stendhal, Musset, Nerval, Baudelaire, Mérimée, Flaubert. Sans oublier, au-delà de la littérature, Berlioz ou Delacroix !

Serait-ce parce qu'il incarne le Romantisme ? On pourrait le dire aussi bien de vingt autres. En outre, le Romantisme s'est incarné souvent et à des moments très différents. Sans vouloir abuser des dates, on peut tout de même rappeler que *Werther* a paru quatorze ans avant la naissance de Byron et que le héros de Goethe pleure déjà en lisant en allemand Ossian, le barde écossais inventé par Macpherson. Chateaubriand et son *René* invitent à la rêverie lorsque Byron est encore à l'école.

Puisque nous parlons du temps et des dates, je voudrais rêver un instant sur les groupes d'âge souvent observés parmi les génies créateurs. Il ne faut rien systématiser, certes, mais on peut être frappé par certaines concentrations chronologiques. Il y a les longues vies créatrices : Michel-Ange, Vinci, Goethe, Chateaubriand, Tolstoï, Wagner, Claudel. Il y a les vies prodigieusement accomplies à cinquante ou cinquante et un ans : Shakespeare, Molière, Balzac. Et puis voici tous ceux dont le destin s'arrête autour de trente-six ou trente-sept ans : Raphaël, Purcell, Mozart, Kleist, Pouchkine, Mendelssohn, Bizet, Apollinaire, Rimbaud, Lorca, Gershwin. Byron est de ceux-ci.

Quand il a dix ans, les originalités des successions britanniques lui donnent soudain un nom, un titre et des biens. La mort d'un oncle fait en effet de lui le sixième lord Byron et le propriétaire, entre autres, de l'abbaye de Newstead. Une abbaye désaffectée depuis Henry VIII, bien sûr, mais où il aimera rêver tout en organisant avec ses jeunes amis d'étranges soirées où l'on joue à se faire peur.

Ô vous, tombes cloîtrées de guerriers, de moines
et de dames,
dont les ombres pensives glissent parmi les ruines...

C'est dans le cimetière du village voisin qu'il reposera plus tard quand on ramènera son corps de Missolonghi et que le doyen de Westminster lui refusera une place dans le coin des poètes.

Donc, à dix ans, le voici Lord Byron et libéré de la pauvreté. À treize ans, il est à Harrow, à dix-sept ans, il est à Trinity College, à Cambridge. Les études y ont moins d'importance pour lui que l'équitation ou la natation, les fredaines coûteuses ou les amitiés passionnées. Les chœurs des garçons chantant sous les voûtes gothiques sont on le sait, une des plus belles choses du monde et il arrive qu'une voix le fasse rêver, mais Byron n'ira pas jusqu'où iront certains autres. En outre, il commence à écrire des poèmes. À dix-neuf ans, après quelques tentatives modestes qui étaient surtout des tentations de s'affirmer, il publie à Londres un recueil de poèmes, *Heures d'oisiveté*.

Il annonce lui-même, dans la préface, qu'à travers ces heures légères dont il parle, s'exprime un jeune homme qui vient d'accomplir sa dix-neuvième année. Il surveille les vitrines où pourrait se trouver son livre, rend visite au libraire qui en a accepté quelques exemplaires en dépôt et qui en a redemandé. Il attend les réactions et il les note. « J'ai été loué par une revue et abîmé par une autre. On me dit que c'est excellent pour la vente du livre : cela ouvre une controverse et empêche d'être oublié... »

On pourrait craindre que commence ainsi une pure et accablante carrière d'homme de lettres. Heureusement, le jeune homme aime le rêve, la nature, la passion — et l'art de se faire des amis et des ennemis selon son humeur. Son père est mort lorsqu'il avait trois ans. Sa mère voudrait veiller d'un peu trop près sur lui. La Chambre des Lords l'accueille à sa majorité, mais il ne se sent pas une vocation parlementaire. La décision qu'il prend à vingt-et-un ans — partir — est, sans qu'il le mesure, la première étape du byronisme. Partir sera un des symboles de son destin. En juin 1809, il quitte l'Angleterre. Il y reviendra deux ans plus tard. Moins de cinq ans après ce retour, il repartira pour ne plus revenir.

Mais partir où ? En 1809, les armées de la Révolution et de l'Empire ont apporté à presque toute l'Europe continentale une forme de libération que celle-ci ne leur demandait pas. Seules restaient ouvertes les voies maritimes du sud et la Méditerranée dégagée depuis Trafalgar. Donc Byron s'embarque à Falmouth le 26 juin 1809 avec John Hobhouse qui sera souvent son compagnon d'échappée. Voici Lisbonne et le Portugal, qui ne le séduisent guère, un peu d'Espagne qui leur plaît mieux, Gibraltar où ils s'embarquent et Malte où ils passent trois semaines.

Byron ne s'est pas donné d'itinéraire, même s'il avait un peu rêvé des Indes. Il passe en Albanie où il est l'hôte du gouverneur du Sultan, Ali, pacha de Janina, dont le nom est devenu courant dans les mots-croisés parce qu'il a été célèbre par ses cruautés, parce que son nom comporte deux voyelles sur trois lettres — et sans doute aussi parce que la gloire de Byron l'a effleuré.

Puis commence le rêve grec. D'Albanie, c'est une étrange chevauchée montagnarde, la descente vers le golfe de Patras, Missolonghi. Qui prévoirait qu'ici s'arrêtera un jour cette vie ? Bientôt, ce sera Delphes où Byron et son compagnon gravent leurs noms sur les colonnes d'un temple, et enfin Athènes et le cap Sounion où il recommence, impénitent, un vandalisme que sa gloire rendra plus tard émouvant.

C'est une Athènes gouvernée par les Turcs, celle que Chateaubriand a connue et merveilleusement évoquée. Byron rend ses devoirs au gouverneur, mais il observe aussi le contraste entre la Grèce glorieuse d'autrefois et celle qui semble pourrir lentement dans le parfum des narghilés. En voyageant, en rêvant, il a découvert le personnage qui va traduire ses songes, ce Childe Harold qui n'est pas un enfant, mais un chevalier errant. Les premiers chants du célèbre *Pèlerinage de Childe Harold* prennent forme, et notamment une sorte de plainte qu'il croit encore poétique et qui a déjà l'air d'un destin.

Grèce si belle ! Triste relique d'une grandeur disparue,
Immortelle, même si tu n'es plus ; grande, même si tu es tombée.
Qui va prendre la tête de tes enfants dispersés ?
Qui te délivrera d'une servitude à laquelle tu n'es que trop habituée ?
Tes fils autrefois étaient bien différents, ces guerriers sans
espoir, acceptant leur destin, qui attendaient dans le

sombre défilé des Thermopyles !

Qui retrouvera cet esprit héroïque ? Qui bondira des pierres
de l'Eurotas pour t'arracher au tombeau ?

Les évocations antiques n'empêchent d'ailleurs pas les bons rapports avec les Turcs. Un jour un homme insulte les deux Anglais ; le préfet ottoman lui fait donner cinquante coups de bâton. Hobson note alors : « Quelles que soient mes opinions sur le despotisme en Angleterre, il a ses avantages à l'étranger... »

Puis c'est la mer Égée en bateau, Smyrne, les îles, l'Hellespont traversé à la nage, Constantinople. Il y a onze mois qu'il a quitté l'Angleterre. Hobhouse rentrera le premier. Byron retourne encore à Athènes, s'installe au couvent des Capucins, écoute les inlassables jérémiades de son valet Fletcher qui, en bon Anglais, voudrait tant avoir du boeuf et de la bière. Tout de même il faut rentrer. On ne traite pas indéfiniment les problèmes d'argent par l'oubli ou par la bonne volonté des agences bancaires où le nom fait impression.

1811. Cet été-là, l'enfant prodigue arrive quinze jours avant la mort de sa mère qui n'avait jamais bien accepté son émancipation et qu'il n'aura d'ailleurs pas le temps de revoir. Qu'est alors cet homme de vingt-trois ans qui semble n'avoir pas encore décidé de ce qu'il sera. Certes, au fil du temps, il a déjà multiplié les expériences, séduit quelques jeunes filles et quelques femmes, commencé un grand poème, mais il ne sait pas encore ce que sera sa voie.

En février 1812, il prend la parole à la Chambre des Lords. C'est le début de l'ère industrielle et l'exploitation ouvrière commence. Il parle avec une ferveur agressive en faveur des nouveaux opprimés, ce qui ne fait pas plaisir aux gens de son monde, mais paradoxalement, la publication des deux premiers chants de *Childe Harold* efface tout en le rendant célèbre. C'est la haute société qui s'emballe d'abord, celle-là dont Byron disait qu'elle est faite des quatre mille personnes qui sont debout quand tout le monde est couché. Est-il Childe Harold ? Oui et non. Il semble heureux de la présence de son « pèlerin » porte-parole, mais il aime encore plus son anti-conformisme personnel. Si on admire la nouveauté de ses strophes, il défend aussitôt la poésie traditionnelle.

Mais il y a beaucoup plus important dans sa vie : Byron sent qu'il doit orienter son existence et son cœur. Son drame profond se dessine. Oui, les

femmes s'éprennent souvent de lui, mais une femme est là, qui sera l'unique à ses yeux, mais qui devrait être aussi l'interdite : Augusta la fille que son père avait eue d'un premier mariage. Sa demi-sœur a quatre ans de plus que lui. Elle a épousé en 1807 George Leigh, officier des dragons. Est-ce pour conjurer une attirance dangereuse qu'il tente de se marier ? Ces années 1813-1815 sont très agitées pour lui. Passions et passades vont occuper son cœur et déterminer sa vie. Des femmes l'aiment parce qu'il est volage, mais une seule va bientôt l'obséder. C'est sans doute même pour cela qu'il espère conjurer cet attrait dangereux par le choix d'une compagne de vie. L'idée du mariage comme salut l'occupe de plus en plus...

Annabel Milbanke, qui est charmante et vertueuse, lui a d'abord refusé sa main. Avec ce refus, elle a gagné, aux yeux de son prétendant, des vertus et des attraits embellis par l'attente. Quand il la revoit et qu'elle dit oui, il sent que ses élans ne sont plus les mêmes, mais il est engagé. Le 2 janvier 1815, Annabel devient Lady Byron. Ils s'installent à Londres, mais elle mesure vite tous les pièges qui l'entourent. Son mari écrit, publie, réussit. Même si, pour nous aujourd'hui, *Le Giaour*, *La Fiancée d'Abydos* ou *Le Corsaire* ne sont plus des œuvres irrésistibles, elles entretiennent alors sa jeune gloire. Autour du couple, il y a tout Londres, y compris plusieurs femmes qu'il a séduites et qui sourient de voir ce grand séducteur rangé par un curieux mariage.

Surtout il y a Augusta, qui a raisons de famille pour voir son demi-frère, mais qui ne convainc personne de ces raisons quand elle le voit trop ou quand elle s'installe chez George et Annabel. Pendant des mois, la grossesse d'Annabel libère son mari de devoirs tores ardents, mais l'enfonce dans son obsession coupable, tandis que la jeune femme passe et repasse inlassablement de la haine à l'affection pour cette belle-sœur qu'elle veut tour à tour perdre et sauver.

Juin 1815 : c'est Waterloo, le soulagement de l'Angleterre — et la tristesse spectaculaire de lord Byron dont l'anticonformisme choisit de pleurer Napoléon vaincu. Alors, à vingt-sept ans, il fait un testament qui lègue tout à sa soeur, mais Annabel est si affolée qu'elle l'apprend elle-même amicalement à Augusta en l'appelant à l'aide. Le 10 décembre naît une petite fille, Ada. Le 15 janvier, Annabel et son enfant quittent Londres. De démarche en démarche, la séparation décisive est inévitable. Byron est déchiré. Dans la maison déserte, il écrit un

poème dont le manuscrit porte des traces de larmes. La douleur lui rend des accents qu'il semblait avoir perdus.

Adieu à toi, et si c'est pour toujours,
Encore adieu, à toi pour jamais.
Même s'il ne te pardonne jamais,
Mon cœur ne se dressera jamais contre toi.

Si mon cœur pouvait être nu devant toi
Le cœur où si souvent ta tête se posait
Tandis que descendait sur toi le paisible sommeil
Que tu ne connaîtras plus jamais...

La séparation laissera des blessures cruelles chez trois êtres Byron, Annabel, Augusta. Celle-ci le quitte aussi. Il reste une seule chose à faire : partir. Pour Byron, sans qu'il le sache, c'est se retrouver avec lui-même. Le 25 avril 1816, il s'embarque à Douvres. Il a vingt-huit ans et ne reverra plus l'Angleterre. Ostende, Bruxelles : une maison de la rue Ducale, à cent mètres d'ici, rappelle les quelques jours qu'il passe dans nos murs. En vérité, c'est Childe Harold qui se retrouve et qui continue son destin d'errant.

Son but : la Suisse, mais il veut voir Waterloo. Il veut évoquer aussi un des moments fascinants de l'Histoire qui s'y attache : le « bal de Waterloo » que notre ami Carlo Bronne a si bien évoqué, dont Thackeray a tiré des pages magnifiques dans *La Foire aux vanités*. Ce bal où Wellington a fait danser encore, pour éviter l'inquiétude publique, des officiers qui auraient à peine le temps de se changer à l'aube avant d'aller combattre et pour certains, mourir — du côté de Mont-Saint-Jean.

On entendait le bruit d'une fête de nuit.
La capitale de la Belgique avait rassemblé
la fleur de sa chevalerie et de sa beauté

Mais Byron ne s'attarde pas. Il écrit à Augusta : « Les routes plates ne me conviennent pas... » À la fin de mai, il est à Genève. Des amis anglais le rejoignent : les Shelley et Claire Clairmont, mais c'est pour peu de temps ; ils se retrouveront plus tard. Childe Harold rêve et s'apaise devant le lac Léman, médite sur Jean-Jacques Rousseau, chante le ciel et la terre qui, dans le calme, « respirent à peine, comme nous-mêmes lorsque nous sommes émus ». Il célèbre le *Prisonnier de Chillon*, commence *Manfred*, qui est un peu son *Faust*. L'approche de l'hiver le persuade de descendre en Italie.

Il est bien loin de ceux et de celles qui avaient fait sa vie. Loin d'Annabel et de leur fille. Loin d'Augusta mais sa pensée ne cesse de la rejoindre. Il lui écrit, l'appelant « mon très cher amour »...

Je n'ai jamais cessé ni ne puis cesser de sentir un seul instant cet attachement parfait qui me lie pour toujours à vous — qui me rend tout à fait incapable d'amour réel pour aucun être humain, car que pourrait-il être pour moi après vous ?

L'Italie, c'est encore une autre vie qui s'ouvre. À Milan, Byron et Hobhouse rencontrent dans une loge de la Scala un certain M. de Beyle, c'est-à-dire Stendhal, qui leur parle de Napoléon, de Talleyrand et de quelques autres. Hobhouse, qui a pris des notes, écrit : « J'ai toute raison de penser que Beyle est une personne digne de confiance, mais il a une façon cruelle de parler... » Après Milan, Venise. C'est l'émerveillement, quelques amours faciles, l'achèvement de *Manfred*, qui a plus de richesse lyrique que de pouvoir dramatique. Mais le personnage faustien va au bout de lui-même. Devant la mort, il repousse tous les pardons, toutes les consolations. « Aucun prêtre ne peut absoudre un homme dont l'enfer est au fond de lui-même. »

Il est vrai qu'il a fait un enfant à Claire Clairmont, l'amie des Shelley : la petite Allegra, qu'il fera élever dans un couvent, qui mourra à cinq ans et qui ajoute un visage à tous ceux qui constituent en lui l'album de ses douleurs.

Au printemps de 1817, il découvre Rome, continue les chants de *Childe Harold*, entame *Don Juan* qui n'est pas inoubliable, rêve sur la Via Appia. Puis c'est la Brenta, près de Venise, où l'on croirait qu'il veut préfigurer, sans le savoir, le

Don Giovanni du film de Losey. À Venise même, les bonnes fortunes lui viennent autant qu'il le souhaite, mais Teresa Guiccioli sera pour lui autre chose. Elle a vingt ans, son mari en a soixante. Byron l'aime certainement plus que les petites Vénitiennes complaisantes. Elle conspire un peu : les carbonari se sentent des combattants de la liberté. Elle y attire sa conquête. L'idylle durera trois ans, assez vraie pour occuper le Voyageur, assez légère pour lui laisser le sentiment de sa liberté.

Il a retrouvé Shelley et sa femme. Ce sont des amis chers, même s'il connaît parfois avec eux des désaccords. Byron s'est installé à Pise, les Shelley à Lerici. On sait le drame. Shelley est allé à Livourne par mer, sur un bateau qu'il a fait construire. Au retour, c'est la tempête. Le bateau s'appelle *l'Ariel*, mais il n'a pas l'invincible aisance du personnage shakespearien dont il porte le nom. Tous périssent, la mer rend les cadavres. Byron obtient le droit de dresser un bûcher sur la plage et d'y brûler l'ami perdu. Lui-même n'a plus deux ans à vivre.

Le chapitre italien s'étire et s'achève. Les liens d'autrefois ne sont pas rompus. Annabel pense à lui, lui écrit. Lui pense toujours à Augusta. Il écrit : « Je ne prononce pas ton nom. Que le bonheur soit pour toi et le crime pour moi. » Mais soudain, il reçoit un message de Londres à propos de la Grèce opprimée. C'est le destin. Il décide d'aller au secours des Grecs. Il s'embarque à bord de *l'Hercule*. Pas tout à fait comme un pauvre combattant : il emmène des amis, huit domestiques, cinq chevaux, deux canons et de l'argent pour la bonne cause. Après quelques escales, le 5 janvier 1824, il débarque dans cette petite ville de la lagune, pas très loin de Lépante où le cher Cervantès avait combattu. Il y avait passé, quatorze ans plus tôt : c'est Missolonghi.

Son engagement pour la cause des Grecs est très sincère. Il connaît pourtant quelques semaines calmes, rêve, écrit, fait du cheval. En outre, l'assaut des Turcs contre la forteresse n'aura lieu que quelques mois plus tard. Mais le 22 janvier, jour de ses trente-six ans, il lit à ses amis un poème qu'il a écrit la nuit. On dirait un adieu. En voici la fin :

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre ?

Ici est le pays de l'honorable mort ;

Va donc au champ de bataille

Et rends ton dernier souffle.

Cherche — on la cherche moins souvent qu'on ne la trouve —

Une tombe de soldat : pour toi c'est la meilleure.

Regarde autour de toi, choisis le lieu pour toi

Et prends ton repos.

Quelques semaines d'attente, de chevauchée, de maladie vont, avec le sentiment fugitif d'un courage inutile, faire durer cette vie à la fois brève et trop longue. Il écrit encore :

Chaque jour une trompette résonne

à mon oreille

Et son écho résonne dans mon cœur

Ce qui fait penser aux vers bouleversants de Musset, quelques années plus tard : « L'heure de ma mort depuis dix-huit mois — De tous les côtés sonne à mes oreilles »...

Le 22 janvier 1824, c'est le grand silence après tant de cris. La mort de Byron bouleverse les assiégés de Missolonghi. Des funérailles s'organisent, mais il faut ensuite organiser le retour du corps à Londres. Un bateau, le *Zante*, l'emporte vers la Méditerranée, Gibraltar et l'Angleterre. Childe Harold mort refait à l'envers son premier pèlerinage et remonte lentement la Tamise.

Des ferveurs attiédies se raniment. Annabel, Ada, Augusta seront là. Dans les même mois, les Turcs prennent d'assaut Missolonghi, les derniers défenseurs font sauter la forteresse. Byron avait sans doute rêvé d'une fin de ce genre. Il ne l'a pas eue, mais les ambiguïtés de la légende lui en ont en quelque sorte donné le prestige.

C'est cela, le byronisme, et il est peut-être encore plus curieux aujourd'hui d'analyser le byronisme plutôt que Byron. Oui, on pleure Byron partout et, voudrait-on dire, rapidement. Les nouvelles allaient moins vite qu'aujourd'hui, mais les signes de leur effet étaient parfois d'autant plus forts. Dans *La Muse française* de juin 1824, paraît déjà un article de Vigny sur la mort de Byron : « Son

génie était las des gloires de la lyre », y écrit-il. Tout de suite, le Romantisme français retentit de la gloire défunte, et ce retentissement s'étendra loin et durera longtemps. Faut-il rappeler que Hugo a vu dans Byron une image-miroir de sa grandeur et Musset une image-miroir de sa douleur, que Nerval a vu en lui des signes de ses propres rêves et que Lamartine a cru pouvoir donner de nouvelles strophes au *Chant de Childe Harold* ? Faut-il relever que Flaubert dit que son cœur bat plus fort quand il voit le nom de Byron gravé sur un pilier de bois au château de Chillon et que Stendhal, en dehors même de ses rencontres personnelles, place des phrases de Byron en tête de maints chapitres dans *Lucien Leeuwen* et *Le Rouge et le Noir* ? Et Baudelaire, et d'autres... N'oublions pas que la musique française du dix-neuvième siècle serait gravement amputée sans *Harold en Italie* de Berlioz, et la peinture française dépeuplée sans les thèmes byroniens de Delacroix ?

Mais toute l'Europe écrit, chante ou peint selon Byron. *Manfred* de Schumann, *Le Corsaire* de Verdi, *Mazeppa* de Liszt d'une part, et de l'autre Leopardi aux sources du Romantisme italien, ou le génial Pouchkine qui crée la littérature russe en donnant à Eugène Onéguine l'obsession de Byron et à sa propre vie l'image sans cesse cherchée de la vie du poète.

Mais à travers ces témoignages, on ne peut pas ne pas s'interroger sur la réalité vécue de toute ceci. Ces poètes, ces musiciens, ces peintres se nourrissaient-ils d'une œuvre ou d'un homme ? Citer, aux sources du Romantisme, Werther ou René, c'est citer des personnages devenus en quelque sorte emblématiques. Il en irait de même pour le Celio de Musset, le Jocelyn de Lamartine ou l'Onéguine de Pouchkine. Par contre, il serait hasardeux de chercher des héros de cette sorte chez Byron. Dans son théâtre, Sardanapale aurait pu l'être, ou Caïn, mais les pièces ne sont pas vraiment remarquables, même si Byron donne à son Caïn une motivation intéressante : il tue Abel parce qu'Abel accepte la punition divine du péché originel que lui-même récuse. Les grands poèmes, qui dessinent Lara ou Don Juan, ne sont pas décisifs, et Don Juan, chez lui, est plus itinérant que conquérant.

Alors ? Alors il est bien certain que le héros byronien est Byron lui-même. La personne est devenue personnage. Pourquoi lui plus que d'autres, ou plus complètement que d'autres ? Peut-être parce que c'est une incarnation qui porte l'œuvre pour ceux qui la connaissent qui la remplace pour ceux qui ne la

connaissent pas. Sans doute aussi parce qu'il *est* Byron mieux qu'il *n'écrit* Byron. Son temps le sert et le façonne à la fois. Une Europe sortie des drames et des guerres, guettée par l'intérêt ou la médiocrité, laisse aux êtres d'alors le refuge en soi ou la passion d'être soi. Le père de *Childe Harold*, dans ces temps-là et dans cet espace-là, incarne une manière de météorologie de ce qui l'entoure, une intuition des alizés culturels qui circulent sur tout le continent : l'Orient, reproche et obsession de l'Occident ; le devoir d'insubordination du héros qui préférerait le passé au présent pour se faire un avenir, l'être de caprice qui fait croire qu'il meurt de ses passions ; le passionné guetté par une insoutenable légèreté de l'être ; la mort propice pour donner un sens à une vie...

Tel était ce personnage qui a fait des poèmes de sa vie et de sa vie une légende. Il avait peut-être l'intuition du fascinant malentendu qu'il nous laisserait. Ces quelques très beaux vers de lui, pour finir, le diront mieux que moi. C'est pourquoi je les répète :

J'ai vécu, et je n'ai pas vécu en vain.
Mon esprit peut perdre sa force, mon âme peut perdre son feu,
Mon corps peut périr dans la douleur :
Il y a en moi quelque chose qui fatiguera
la torture et le temps, et qui respirera encore
quand j'aurai expiré.

Copyright © 1988 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Georges Sion, *Byron, l'homme qui a fait rêver l'Europe* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1988. Disponible sur : < www.arlffb.be >